



**Discours de Nicolas PENIN,
Grand Maître du Grand Orient de France
lors de l'inauguration de la statue du
Chevalier de La Barre
le 1^{er} Juillet 2025 à Abbeville**

Monsieur le Maire,

Mesdames, Messieurs les élus, Chers enfants du Conseil Municipal des Jeunes,

Mes TT.:CC.:FF.:. et SS.: Conseillers de l'Ordre,

Mes TT.:CC FF.: et SS.:

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes réunis aujourd'hui à Abbeville, ville d'histoire et de conscience, pour saluer un geste mémoriel : l'inauguration d'une statue dédiée au Chevalier de La Barre, figure tragique et lumineuse de la liberté de pensée, martyr de l'intolérance religieuse, emblème du combat pour la liberté de conscience.

Car ici, à Abbeville, tout commence et tout s'ancre. C'est ici, dans cette cité du Ponthieu, que se noua l'un des drames les plus édifiants de notre histoire : celui d'un jeune homme de 19 ans, jeté dans les ténèbres d'un siècle finissant pour avoir refusé de plier le genou devant la religion dominante, pour avoir, disait-on, omis de saluer une procession. Pour quelques chansons jugées impies, pour quelques livres saisis dans sa chambre — parmi lesquels un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire — il fut livré à la torture, condamné à mort, décapité, et brûlé avec ses livres.

C'était en 1766. La monarchie absolue se débattait dans ses derniers spasmes, l'ordre religieux pesait de tout son poids sur les consciences. Et voici qu'un adolescent cultivé, libre d'esprit, irrévérencieux peut-être, mais ni violent, ni menaçant, se retrouve sacrifié sur l'autel d'une foi rigide et d'un pouvoir jaloux.



Le Chevalier de La Barre n'était pas un révolutionnaire au sens politique du terme. Il était un jeune homme du siècle des Lumières, un homme de son siècle, vivant dans l'ombre des géants, Voltaire, Diderot, Rousseau, mais porteur, à sa manière, de la lumière d'une époque en ébullition. Il n'a pas écrit de traité, mais son silence, son attitude digne, son refus de se renier, furent en soi un manifeste. Un manifeste que nous aurons peut-être à être au Grand Orient de France, ou en France, quand on est un véritable républicain, convaincu.

Le Chevalier de la Barre est de ces figures que l'Histoire, parfois, taille dans la souffrance et élève au rang de symbole. Il s'élèvera ici comme le phare de la liberté de conscience, celui qui nous rappelle que jamais il ne faudra baisser cette vigilance face à la houle, sourde et pernicieuse qui prend force.

Et c'est bien cela que nous honorons, la mémoire d'un combat inachevé : celui pour la liberté de croire ou de ne pas croire, pour le droit inaliénable de questionner, de douter, de contester. Nous saluons les combattants de la liberté de conscience, ces sentinelles du doute, de la raison, de la laïcité, qui, de siècle en siècle, de combat en combat, ont fait progresser notre République.

Car c'est bien la République qui, des décennies plus tard, reprit le flambeau. C'est elle qui fit du Chevalier de La Barre un martyr civil. Dès la fin du XIXe siècle, les libres penseurs, les républicains, les francs-maçons, les socialistes même, se saisissent de son nom. À Montmartre, non loin du Sacré-Cœur en construction — cette basilique de l'expiation, érigée comme un affront à la Commune vaincue —, une première statue du Chevalier de La Barre est élevée. Elle connaîtra bien des tumultes.

C'est pourquoi la statue que nous inaugurons aujourd'hui est un acte politique, au sens noble et plein du terme. C'est une réponse à l'obscurantisme, un geste de résistance. En ces temps où la tentation du sacré revient déguisée en dogmes nouveaux, où le fanatisme assassine encore ceux qui osent rire, dessiner, critiquer, il est plus que jamais nécessaire d'affirmer haut et fort : le blasphème n'est pas un crime, mais une liberté.



Ce combat est celui de toutes les forces de progrès. Le Grand Orient de France en fut et en demeure l'un des acteurs les plus constants. Depuis la fin du XIXe siècle, notre obédience maçonnique n'a cessé de promouvoir la liberté absolue de conscience. Elle a soutenu la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État, pierre angulaire de notre pacte républicain. Elle a porté, dans les loges comme dans l'espace public, une exigence de rationalité, de tolérance, de libre examen, fidèle au vieux mot d'ordre des Lumières : *Sapere aude*, ose savoir.

Mais ce combat n'est pas qu'une affaire de mémoire. Il est plus que jamais d'actualité. Car que voyons-nous ? Des États qui, au nom d'une religion, persécutent les apostats, interdisent les caricatures, enferment les penseurs. Des fanatiques qui, sur notre sol même, tuent des journalistes, des enseignants, des dessinateurs. Des groupes qui voudraient restaurer un droit au sacré intouchable, intolérant à l'ironie comme à la critique. Des états qui envoient leur jeunesse à la guerre au nom de leur dieu.

Il ne s'agit pas ici d'opposer une croyance à une autre. Il s'agit de défendre un principe fondamental : celui selon lequel nulle conviction, religieuse ou non, ne peut s'imposer par la force, ni dicter sa loi à la société toute entière. La laïcité n'est pas une opinion parmi d'autres. Elle est la garantie que toutes les opinions peuvent s'exprimer. Elle n'est pas contre les religions, mais au-dessus d'elles. Elle est ce qui permet à chacun de croire, de ne pas croire, de changer d'avis, de douter, de prier ou de se taire.

À ce titre, le Chevalier de La Barre est une figure tutélaire. Il incarne, dans son martyre, cette exigence moderne de liberté intérieure. Il nous rappelle que l'obéissance aveugle est un poison, et que la dignité commence avec le refus de la peur. Sa mémoire nous invite à faire bloc, à ne jamais céder au chantage des dogmes, à ne jamais renoncer à ce qui fonde notre République : la raison, la liberté, la fraternité des consciences.

À Abbeville, aujourd'hui, nous l'affirmons, nous n'avons pas peur.

A Abbeville, aujourd'hui, nous renouvelons solennellement ce pacte avec la République laïque, avec la liberté de conscience.

A Abbeville, aujourd'hui, j'appelle les loges du Grand Orient de France à renouveler cet engagement républicain et laïque.



Par cette statue, nous redonnons visage à une figure trop longtemps méconnue. Nous inscrivons dans le paysage une parole muette, mais puissante : celle d'un jeune homme debout face à l'injustice. Et à travers lui, nous rendons hommage à toutes celles et ceux qui, hier et aujourd'hui, ont payé de leur liberté, parfois de leur vie, leur attachement à la pensée libre. Qu'ils soient journalistes, caricaturistes, professeurs, écrivains, militants, croyants critiques ou incroyants passionnés, ils forment la cohorte moderne des héritiers du Chevalier de La Barre.

Puisse cette statue être pour les générations à venir un appel à la vigilance, un monument vivant. Puissent les jeunes d'Abbeville et d'ailleurs y lire non une légende poussiéreuse, mais une injonction à penser, à douter, à débattre, à ne jamais laisser triompher la peur.

Car le pire n'est pas l'oppression. Le pire, c'est l'habitude. Le pire, c'est l'indifférence. Et face à cela, il n'est d'autre remède que la mémoire active, la parole transmise, le courage du débat.

Voltaire nous le disait en dénonçant le supplice du Chevalier de La Barre avec la force de son verbe : « *La tolérance n'a jamais excité de guerre civile ; l'intolérance a couvert la terre de carnage.* »

Monsieur le Maire, tous nos remerciements pour votre action, celle de vos services et collaborateurs.

Monsieur le Maire, c'est avec solennité que nous vous confions cet œuvre de Monsieur Sacha Fasquel. Ce Chevalier de la Barre, décharné, corde au cou, est un homme libre. C'est aujourd'hui aux abbevillois de veiller sur lui, pour nous tous.

Vive le Chevalier de La Barre !

Vive Abbeville !

Vive le Grand Orient de France !

Vive la République laïque !